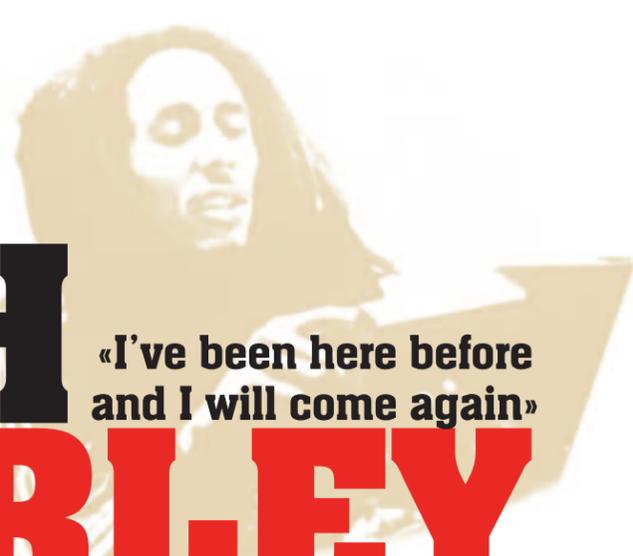




JAH MARLEY

«I've been here before and I will come again»

Universal Messenjah

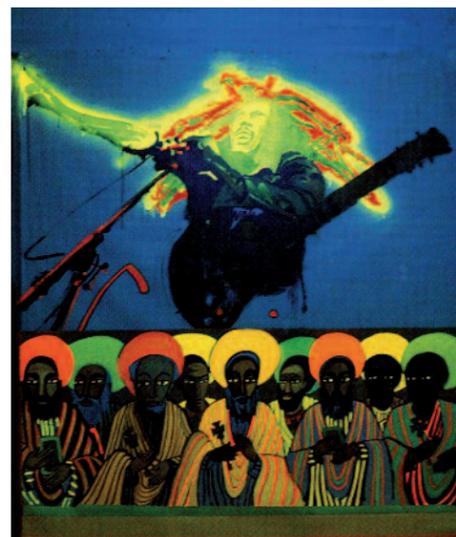


Y eaaah ! Greetings in the name of His Imperial Majesty, Emperor Haile Selassie I Jah Rastafari who liveth and reigneth with I and I Itinally ever faithful ever sure. They say experience teacheth wisdom, but there's a natural mystic blowing through the air...» scande Bob Marley à l'ouverture de son dernier concert à Pittsburgh le 23 septembre 1980. Pour le «peuple de Jah», Rastafari est intemporel, anhistorique et ne saurait être chronologiquement délimité : «Rasta is an inborn concept». L'essence précède l'existence et c'est dans cette même optique que Bob Marley déclarait ainsi être «rasta depuis la création». Questionnant l'aîné Nyahbinghi Ras I-Rice à ce sujet, celui-ci me répondit judicieusement par cette même fin de non-recevoir : «Ta question s'adresse à un Rasta, aussi je te répondrai que Bob Marley a toujours été Rasta». Ras I-Rice croise souvent le chemin de Bob Marley à Trench Town au milieu des années soixante. Marley traverse alors une phase de maturation durant laquelle il se rapproche de la mystique Rastafari. Sans commencement ni fin, on ne se convertit pas à Rastafari.

«Selassie is the chapel»

Bob Marley «sight up» Rasta en 1966 : «Jah appear to me in a vision. So sweet : it's me brother, me father, me mother, me creator, everything». Après son mariage avec Rita, il part chez sa mère dans le Delaware, pour travailler. Avec Cedella, il s'entretient, non sans quelques discordes, de ses préoccupations théologiques sur l'avènement d'un Dieu noir «Jah Rastafari» et décide de laisser pousser librement sa chevelure. Aux USA, il ne peut assister à la visite officielle du Négus en Jamaïque le 21 avril 1966. Rita Marley lui relatera son expérience, elle affirme en effet avoir aperçu les stigmates christiques de la cruci-

fixion sur les paumes ouvertes d'Haïlé Sélassié saluant la foule. C'est sous la tutelle charismatique de Mortimo Planno qu'il rejoint véritablement le mouvement Rastafari. Ras Daggo le présente à l'elder Nyahbinghi de Fifth Street, Ras Planno. L'aîné de West Kingston est une figure de proue du mouvement, il est à la tête du local 37 de la Fédération mondiale éthiopienne et il a eu le privilège de rencontrer le souverain abyssin à plusieurs reprises. Sous l'égide spirituelle de Planno, Marley sort son premier titre explicitement dédié à Rastafari : «Selassie is the Chapel» en 1967. A dater de ce jour, Bob Marley va devenir le messager universel de Jah et, selon le vœu de son mentor, répandre sa philosophie à travers le monde : «Tell out King Rasta doctrines around the Whole World».



▲ Peinture de l'artiste Fluoman intitulée : « Marley et les 9 Saints d'Ethiopie », 1978. Acrylique et acrylique fluo sur toile, 150 x 200 cm. (© Fluoman)

«Jump Nyahbinghi»

Au milieu des années 70, Bob et Rita Marley achètent une maison à Bull Bay. «Ras Marley» participe alors à de nombreuses assemblées Nyahbinghi à «Lion Bay», la plage du camp de pêche Rasta. À cette même époque, l'assemblée des elders Nyahbinghi se reforme sous le nom de «The Emperor Haile Selassie I Theocratic Government». Selon de nombreux témoignages, Marley a assisté à cet événement charnière de l'histoire du mouvement. L'ancien Bongo Poro se souvient que Bob était venu avec son fils Ziggy : «il nous a rejoint et s'est assis à nos côtés sous le tambrin tree et il a manifesté son respect à tous les frères réunis. À un moment, il s'est rapproché de moi et m'a déclaré qu'il connaissait toutes les composantes du mouvement Rasta mais que nous représentons la fondation, la racine, la véritable demeure de Sa Majesté l'Empereur Haïlé Sélassié Ier». Plus tard, Bob se lance dans la danse et «Jump Nyahbinghi» toute la nuit. Au lever du jour, après les chants et les prières, certains affirment qu'il se laissa tomber sur un genou au cours du conseil des anciens. Déshydraté, épuisé, son geste a été interprété comme un aveu de faiblesse par un membre de l'assemblée qui cria : «Nyahbinghi give a blow to the House of Reggae». Cet épisode, pour anodin qu'il puisse paraître, trahit implicitement une certaine jalousie personnelle et traduit plus largement un regard ambivalent porté sur le reggae, musique jugée profane. En 1975, la presse internationale annonce la disparition de l'Empereur éthiopien. En réponse à ce qu'il considère être de la propagande babylonienne, Bob Marley entonne son nouveau titre «Jah Live» : «Jah Jah live children. Fool say in their heart : Rasta your God is dead (...) Selassie I, you can check him so. Morning him a baby. Today, him a bird. Jah Live !» Cette même

année, il rejoint, par l'intermédiaire de son ami Allan «Skill» Cole, une nouvelle organisation rastafarienne : «The Twelve Tribes of Israel». Fondée en 1968 par Dr Vernon Carrington, plus connu sous le nom de Gad ou Gadman, les Douze Tribus lui attribuent le nom tribal de Joseph. Un passage de la Genèse le mentionne : «Joseph est un arbre fécond, un arbre fertile près de la source, dont les tiges franchissent le mur. Les archers l'ont exaspéré, ils ont tiré et l'ont pris à partie. Mais son arc est demeuré ferme.» Nombreux sont ceux qui entendent dans ce verset biblique une dimension oraculaire préfigurant la tentative d'assassinat dont il sera l'objet l'année suivante.

De l'exil à l'exode

En décembre 1976, une flambée de violence préélectorale ravage la Jamaïque. Le trois décembre, Marley et ses proches sont la cible de gunmens qui mitraillent la résidence de Hope Road. Blessé, Marley décide néanmoins de maintenir le concert «Smile Jamaica» dans le but de pacifier les tensions fratricides. S'ensuit une période d'exil au cours de laquelle il noue des contacts avec les différentes organisations Rastafari qui se développent en Angleterre. Il assiste notamment à des réunions de l'Ethiopian World Federation londonienne. En 1977, il rencontre à Londres le fils d'Haïlé Sélassié, le prince Asfa Wossen. L'héritier du trône lui offre une bague à l'effigie du lion de Juda ayant appartenu à son père. Cette chevalière contenait, dit-on, des fragments de la bague du roi Salomon. De l'exil à l'exode, Bob Marley effectue son retour en Afrique : «Je veux vivre près de mon père et mon père vit en Ethiopie». Après Addis-Abeba, il visite plusieurs sites sacrés éthiopiens avant de rejoindre ses frères des Douze Tribus à Shashamane. C'est en «terre promise», qu'il composera sa chanson «Zimbabwe». Au sujet du rapatriement, l'aîné Jah Blue, membre de l'EWV de Londres, me confiait s'être entretenu avec Bob Marley à Chelsea : «Bob Marley revenait de son voyage en Ethiopie, à Shashamane. Il était très investi dans le programme pour le retour en Afrique. Son point de vue sur cette question était très clair : les pays qui avaient pris part à l'esclavage devaient financer ce programme.» Cette même année, la Jamaïque est le théâtre d'une nouvelle tragédie sanglante, la «guerre tribale» fait rage entre les factions politiques du PNP et du JLP. De nouveau, Marley doit jouer un rôle de médiateur pour négocier une trêve. En février 1978, Marley reçoit à Londres les chefs de gangs des deux camps antagonistes : Claudie Massop (JLP) et Tony Welsh (PNP). Le «comité de la paix» s'accorde sur la nécessité



▲ Peinture de Fluoman intitulée « Jah Live ». Acrylique et acrylique fluo sur toile, 150 x 120 cm (© Fluoman)

d'un retour urgent de Marley en Jamaïque. Parallèlement, Marley est également sollicité par Ras Sam Brown, Mortimo Planno, Ras Eric «Historian» Clement et bon nombre de vieux sages Nyahbinghi. À son atterrissage à l'aéroport de Pallisadoes, Marley est conduit par deux frères – dont Ras Irie Ions - de West Kingston à une assemblée binghi à Matches Lane. Marley passe la nuit à argumenter et raisonner avec les Dons et des elders comme Bongo Time. De retour au 56 Hope Road, Marley poursuit pendant trois jours le «reasoning» et les négociations de la «conférence de la paix» entre les gangs et les membres de la communauté Rastafari précités et d'autres tels que Bongo Poro, Jah Stone ou Bongo Blackheart. Marley

fait jouer tous ses réseaux du ghetto pour jeter les bases d'un cessez-le-feu provisoire à ce climat de guerre civile. On connaît la suite : le 22 avril 1978 se déroule le fameux «Peace Concert» au National Stadium de Kingston qui se ponctue par un signe de réconciliation, relatif et fragile, entre les deux politiciens ennemis. Cette même année, Marley et Ras Planno fondent conjointement l'«Organisation of Rastafari Unity» (ORU) afin d'unifier les différentes mouvances Rastas.

«l'n'land House»

En 1980, Jakes Homiak, étudiant en cycle supérieur d'anthropologie, effectue ses recherches de terrain sur le mouvement Rastafari et plus précisément sur les aînés de l'Ordre de Nyahbinghi.



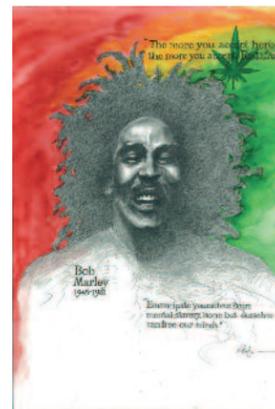
▲ Montage photographique mural du « Peace Concert » qui s'est déroulé le 22 avril 1978 au National Stadium de Kingston au terme duquel, encouragés par Bob Marley, Manley et Seaga finiront par se serrer la main. (DR)



▲ Collage de dessins et de peintures qui témoigne de la dimension universelle de « Ras Marley ». On observe notamment une représentation Maori de Bob orné d'un Moko, le tatouage rituel d'Aotearoa. (DR)



▲ Peinture murale de l'artiste Ras Witta Dread (© Susanne Moss / SelahPhoto.com)



▲ Grand fumeur devant l'Éternel, Bob Marley exaltait les vertus théandriques et enthéogènes de la ganja qui, selon ses dires, lui permettait de dialoguer avec le divin et de s'élever spirituellement : « It brings I and I closer together » (DR)



▲ Portrait de Bob Marley réalisé par l'artiste Fluoman. Acrylique sur toile, 145 x 109 cm. (© Fluoman)



▲ Peinture de Fluoman ayant pour titre : «Kingston 5-12-76» en référence à la tentative d'assassinat de Marley et du concert qui s'ensuivit deux jours plus tard, « Smile Jamaica », le cinq décembre 1976. Acrylique et acrylique fluo sur toile, 150 x 200 cm. (© Fluoman)

Après plusieurs mois de travail sur le terrain, il tisse des relations de confiance avec certains elders comme Ras Sam Brown. Ce dernier lui propose un jour de rendre visite à Bob Marley au 56 Hope Road en compagnie d'autres frères. Jakes est quelque peu sceptique quant à l'issue de cette visite, il a tenté à plusieurs reprises de rencontrer le Gong, en vain. Mais Ras Sam Brown connaît Bob Marley depuis de nombreuses années, avant même que Bob rejoigne le mouvement à Trench Town. Le groupe quitte donc le camp de Ras Sam Brown à Jones Town pour se rendre dans les quartiers chics. Dans la cour d'«Island House», une longue queue d'une centaine de personnes attend d'être reçue par Marley. Nombreux sont les déshérités, les «suffe-rahs» de Trench Town, Denham Town ou



▲ Ras Irie Ions exécute ici un geste mystique signifiant la connexion avec le divin. Cette sémiotique ou «signature» corporelle illustre et valorise les paroles prononcées. Le philosophe des religions afro-américaines, Cornell West définit ce phénomène comme une marque d'«oralité kinésique». (© Jakes Homiak / IRAP)

Waterhouse qui réclament son aide. A cette époque, il est dit qu'il subvient aux besoins de six à neuf mille Jamaïcains. Ignorant la file d'attente, Ras Sam Brown se positionne sous un manguier, roule un spliff et patiente. Après une quinzaine de minutes, le visage de Bob se montre à la fenêtre et invite le groupe à le rejoindre. Jakes assiste à la rencontre entre les deux Rastas : Sam Brown souhaite que Bob finance l'acquisition de terres agricoles sur le site de Prospect dans la paroisse de Westmoreland. Ce projet agricole de ferme Ital semble être viable et durable pour les jeunes. Le montant se chiffre alors à 28 000 dollars jamaïcains, soit 10 000 dollars US. Bob ne donne pas de réponse immédiate mais promet d'y réfléchir : «Mi a look ena dat, lyah». En définitive, Sam Brown obtiendra une partie de la somme demandée lors d'une deuxième visite. Présents dans le yard de Marley ce jour là, d'autres anciens Nyahbinghi tels que Bongo Blackheart, Jah Stone et Jah Lloyd, (ils font partie de la «Royal Judah Coptic assembly of elders») s'attardent en vue d'une audience privée avec Marley. En 1980, à l'occasion des festivités du Jubilé d'or du Couronnement de l'Empereur et de l'Impératrice, Bob Marley a en effet financé ces elders pour qu'ils organisent une série de rassemblements Nyahbinghi autour de Kingston. À cette même période, Marley avait pour habitude d'envoyer des cargaisons de nourriture à chaque gronation se réunissant sur l'île. Jakes Homiak a été témoin en plusieurs occasions de ces multiples dons. Cette générosité témoigne, s'il en était besoin, de sa fidélité et de sa proximité avec les communautés Rastafari : «Let Jah love come shining in, into our lives again»

«Lumière de la Trinité»

Gravement malade, Marley est baptisé par l'Abuna Yeseaq de l'église éthiopienne orthodoxe (EOC) le 4 novembre 1980 à New York. Son

nom de baptême «Berhane Selassié» : «Lumière de la Trinité». Ceux qui jalourent son influence n'hésitent pas à l'accuser d'être un faux prophète à la solde de Babylone et de l'industrie musicale : «Propaganda spreading over my name. Say you wanna bring another life to shame». D'autres encore lui reprochent d'avoir renié Rastafari en se convertissant au christianisme, aussi éthiopien soit-il. Par delà la médiocrité de ces imprécations, ces rumeurs se révèlent aussi insignifiantes qu'erronées. Interrogé à ce sujet par un journaliste de Miami, Marley déclarait qu'à ses yeux l'église orthodoxe représentée et défendue par Sélassié était Rasta. De fait, de nombreux Rastas ont été



► Au premier plan, Mortimo Planno le mentor spirituel de Bob Marley. A l'arrière-plan, Bongo Watto -Ras Boanerges -. (DR)

baptisés par l'église orthodoxe éthiopienne sans pour autant abjurer leur foi en Rastafari. Sa vision de Rastafari transcende les clivages de chapelles et les petites querelles schismatiques. Marley est un messager, non un missionnaire cherchant à évangéliser et à convertir : «trodding trough creation in a irie meditation.» Il a traversé le mouvement Rasta, se posant sur ses multiples branches tout en préservant sa liberté individuelle : «l'homme est un univers en lui-même». Plus que tout autre, il a très largement contribué à l'inter-

nationalisation du mouvement. Sa conception de Rastafari se situe aux antipodes d'une appartenance religieuse ou d'une doctrine dogmatique : «Religion is just a word like politics. Religion is just war. For me, God is living and life». On peut donc épiloguer ad vitam aeternam sur cette pseudo-apostasie, tout cela ne conduit assurément nulle part : «Ma seule religion, c'est la vie».

Une icône culturelle planétaire

Dans l'amoncellement pléthorique de vidéos consacrées à la culture Rasta circulant sur le Web – où le pire côtoie souvent le meilleur – un documentaire audiovisuel sur la Fédération des Rastafari du Congo (FERACO) mérite le coup d'œil. Dès les premières secondes, on suit un groupe de Rastas déambulant dans une zone rurale proche de Nidjili, Kinshasa. En arrière-fond sonore, on perçoit nettement les lyrics de «Stir it up» chanté par un artiste congolais. Le chant accompagne l'interview d'un membre de la communauté qui explique qu'ils manquent de percussions Nyahbinghi. C'est pourtant au Congo que Nyahbinghi trouve son origine. Effet boomerang géohistorique ou coïncidence significative, c'est bien Bob Marley qui a réalisé ce trait d'union interculturel entre la Jamaïque, l'Afrique et bien d'autres contrées du monde. Son passage en Nouvelle-Zélande en 1979 a eu un impact non négligeable sur les Maori d'«Aotearoa». Certains musiciens reggae ont ainsi intégré ses chansons dans leurs chants traditionnels «Waiata» destinés à honorer les aînés ou les ancêtres. À Katmandou, au Népal, on croise des images de Marley présenté comme un sâdhu. Dans le nord-est de l'Arizona, en territoire Hopi, il prend également une dimension iconique. On peut notamment citer ici le groupe de reggae amérindien «Third Mesa» qui a repris nombre de ses titres. Toujours dans cette même perspective, on trouve au Japon des créations

artistiques le représentant sous des traits asiatiques. Cette adoption transgéographique et transculturelle de son image, de sa musique et de son message est aussi un acte d'appropriation ou plutôt d'adaptation comme si chaque peuple l'avait accueilli et réinvesti au sein de sa propre culture. De par son origine métissée, Marley dépasse les frontières civilisationnelles, abolit les délimitations ethniques et territoriales : «My home is in my head». Son image se modifie sensiblement selon les régions du monde comme une icône métamorphique offrant à celui qui l'observe de nouvelles facettes au gré des ombres et des illuminations. Comment expliquer la pérennité de son aura sur le monde ? Bob Marley n'a jamais cherché à flatter les bas instincts des hommes, à tisonner les cendres de feux incontrôlables bien qu'endormis, préférant encourager ce qu'il y a de meilleur en eux. Sans pour autant sombrer dans un pacifisme béat et illusoire, il postule une unité planétaire : «We should really love each other in peace and harmony, instead we're fusin'n fighting like we ain't supposed to be». Pour beaucoup, il apparaîtra successivement comme une figure tiers-mondiste et altermondialiste face à la cannibalisation néocoloniale et à la marchandisation globalisée « sucking the blood of the sufferah ». Confrontées à cette Babylone vampirique, les lyrics se font plus vindicatives : «Rise up fallen fighter, rise up take you stance again, cause he who fights and runs away, lives to fight another day». La guerre - réelle ou allégorique - est omniprésente dans ses lyrics. La paix reste quant à elle une aspiration asymptotique : «an illusion to be pursued but never attained». Ses textes ne sont pas univoques, ils embrassent la

complexité du monde et c'est une des raisons pour laquelle nombreux sont ceux qui s'y identifient et relayent son message aux quatre coins du globe. Contrastes et contradictions sont inhérents à la Jamaïque au sein de laquelle il a grandi, une île où la pauvreté voisine avec la richesse, où prophètes et tueurs empruntent les mêmes

rouelles, où toutes les nuances de couleurs de peau se coudoient quotidiennement. Marley n'est pas un saint et ses chansons ne constituent pas le corpus d'un nouvel évangile. Sa dimension prophétique tient moins à son exemplarité qu'à sa profonde «humanité», en d'autres termes à sa part de lumière et d'obscurité. Marley, un nom universellement reconnu et célébré mais aussi une énigme : «Bob Marley n'est pas mon nom. Je ne sais pas encore quel est mon nom». Trente années se sont écoulées depuis sa disparition et malgré la multiplication des biographies, des expositions et des recherches qui lui sont consacrées, une évidence intuitive s'impose à tous, une partie de l'histoire n'a pas encore été écrite : «the half has yet to be told». ■

▼ Photographie du jeune Robert Nesta Marley qui, malgré les mises en garde contre le « Blackheartman », arbore déjà les couleurs emblématiques du mouvement Rastafari. (DR)



*Special Thanks à Elijah pour nous avoir permis d'illustrer cet article avec les œuvres de Fluoman, artiste majeur sur lequel nous reviendrons prochainement.

*Anthropologue, Jakes Homiak est également directeur des archives anthropologiques nationales du Museum d'Histoire Naturelle de Washington au sein duquel il a organisé la célèbre exposition «Discovering Rastafari!». Il a par ailleurs cofondé avec l'ethnologue Carole Yawney le fonds archivistique IRAP : International Rastafari Archival Project.